

» Monsieur passait ses soirées chez M^{me} de Balby, dame d'atours de Madame. M^{me} de Balby, vive, spirituelle, amie chaude, ennemie décidée, réunissait chez elle tout ce qu'il y avait de plus distingué : c'était un honneur que d'y être admis ; on s'y trouvait au centre du goût et du bon ton. Monsieur y demeurait parfois assez tard, et quand la foule était écoulée, le cercle rétréci, il lui arrivait de raconter ; et il faut avouer qu'il nous était aussi supérieur par les grâces de sa conversation que par son rang et sa dignité.

» Voilà pour notre tenue et nos dehors de société à Coblenz : c'était notre beau côté ; nous étions moins heureux sous la face politique ; elle formait la partie honteuse. »

« Ah ! bon, a dit ici l'Empereur, aussi bien je commençais à trouver longs vos détails de salon. Il est vrai que pour vous c'est excusable ; vous vous y complaisez, c'est votre jeune temps. Mais allez. »

« Sire, toute notre multitude n'était qu'une noble et brillante cohue ; tout notre ensemble offrait l'image d'une complète confusion. C'était l'anarchie, s'a-

gitant au-dehors pour établir, disait-on, l'ordre au-dedans ; une véritable démocratie combattant pour rétablir son aristocratie. Nous donnions en petit, du reste, et à quelques nuances près, la répétition de tout ce qui se faisait en France. Nous avions parmi nous des zélés tenaces de nos vieilles formes, et des amateurs ardents de la nouveauté ; nous avions nos constitutionnels, nos intolérans, nos modérés. Nous avions nos empiriques, qui regrettaient fort de ne s'être pas emparé du Roi, pour agir de force en son nom, ou tout bonnement le faire déclarer incapable ; enfin nous avions aussi nos jacobins, qui voulaient tout tuer, tout brûler, tout détruire en rentrant, etc., etc.

« Nos princes n'exerçaient aucune autorité positive sur notre multitude : ils étaient nos souverains, il est vrai ; mais nous étions des sujets fort indociles, et très-facilement aigris ; nous murmurions à tout propos ; c'était surtout sur les derniers arrivans que se portait la fureur commune ; c'était autant de gloire et de chance qu'ils enlevaient à nos exploits et à nos espérances, disions-nous ! On arrivait toujours trop tard, s'écriaient tous

ceux qui se trouvaient une fois admis, Il n'y avait plus de mérite désormais, disait-on. Si l'on continuait à tout recevoir ainsi, la France entière serait bientôt de notre côté, et il ne se trouverait plus personne de punissable au retour, etc.

» Pleuvaient alors de tous côtés les dénonciations de toutes sortes sur ceux qui arrivaient. *Un prince de Saint-Maurice*, fils du prince Montbarey, ne put résister à l'ouragan, bien qu'il eût l'appui formel de tout ce qu'il y avait de distingué, celui du Prince même, qui daigna implorer en sa faveur, disant : « Eh! Messieurs, qui n'a pas ses fautes » à se reprocher dans la révolution? Moi » aussi j'ai eu les miennes; et en les oubliant vous m'avez donné le droit d'intercéder pour d'autres. » *M. de Saint-Maurice* n'en dut pas moins déguerpir au plus vite : son crime était d'avoir été de la société des amis des noirs, et d'être poursuivi, au milieu de nous, avec acharnement, par un gentilhomme franc-comtois, qui dénonçait *M. de Saint-Maurice* pour lui avoir fait brûler des châteaux. Or, peu de jours après, il se découvrit que le clabauder n'avait pas de château, qu'il n'était pas Franc-

Comtois, qu'il n'était point gentilhomme, ce n'était qu'un aventurier.

» *M. de Cazalès*, qui avait rempli la France et l'Europe de l'éclat de son éloquence et de son courage dans l'Assemblée nationale, avait néanmoins perdu la faveur populaire à Coblenz. Quand il se présenta arrivant de Paris, le bruit courut parmi nous que les Princes ne le recevraient pas, ou le recevraient mal. Nous nous réunîmes quatre-vingts Languedociens pour lui servir d'escorte, en dépit de lui-même. *M. de Cazalès* était l'honneur de notre province, nous le conduisîmes ainsi chez les Princes, et il en fut bien reçu.

» Un député du tiers-état, qui s'était fort distingué à la Constituante par son royalisme, était au milieu de nous. Un de nos Princes s'adressant un jour à lui, dans la foule, lui dit : « Mais, un tel, » expliquez-moi donc, vous qui êtes si » honnête homme, comment vous avez » pu dans le temps prêter le serment du » jeu de paume? » Le député, interloqué de l'algarade, balbutia d'abord qu'il avait été pris à court...., qu'il ne devenait pas les conséquences funestes..... Puis, se remettant aussitôt en selle, il

répliqua avec vivacité : « Du reste, j'ob-
 » serverai à Monseigneur que ce n'est
 » pas ce qui a perdu la monarchie fran-
 » çaise ; mais bien la réunion de la
 » noblesse, qui est venue nous joindre,
 » sur une lettre très-touchante de Mon-
 » seigneur. — Hola ! dit le prince, en le
 » frappant doucement sur le ventre,
 » appeaisez-vous, mon cher, je n'ai pas
 » voulu vous fâcher par cette question.

» Toutefois, avec le temps, on régularisa tant bien que mal quelque chose ; nous fûmes classés par corps et par provinces ; on nous assigna des cantonnemens, on nous donna des armes ; les gardes-du-corps du Roi furent réunis, habillés, équipés, soldés, et bientôt ils présentèrent une troupe superbe par sa tenue et sa régularité. La coalition d'Auvergne et le corps de la marine, partie à pied et partie à cheval, se firent spécialement remarquer par leur discipline, leur instruction et leur fraternité. Et l'on ne saurait trop admirer notre dévouement et notre abnégation : chaque officier ne fut plus qu'un simple soldat, tenu à des pratiques, à des fatigues fort étrangères à ses mœurs, et soumis aux plus grandes privations ; car

il n'y avait point de solde, et beaucoup, dans le nombre, n'eurent bientôt plus d'autres ressources que la cotisation de leurs camarades plus heureux. Nous méritions un meilleur résultat, ou, pour mieux dire, nous étions dignes d'une meilleure entreprise. On avait soigneusement réuni tous les officiers des mêmes régimens, pour qu'ils présentassent le cadre tout formé à leurs soldats, qui ne manqueraient pas, pensions-nous, d'arriver à eux dès qu'ils les apercevraient : tel était notre aveuglement ! C'est par un pareil motif qu'on avait réuni de même les gentilshommes par province, ne doutant pas de leur heureuse influence sur l'ensemble de la population : notre maladie était de nous croire toujours désirés, attendus, adorés.

» Tous ces rassemblemens s'exerçaient et manœvraient publiquement ; bien qu'aux interpellations diplomatiques à cet égard, il fut répondu hardiment qu'il n'en était rien, ou qu'on ne manquerait pas de l'empêcher. Nous avions des généraux indiqués, un état-major formé, et tout ce qui caractérise un quartier-général, jusqu'à un grand-

prévôt. Insensiblement nos Princes s'étaient environnés de tout ce qui constitue un véritable gouvernement : ils avaient des ministres pour les affaires du moment ; ils en avaient même pour la France , lorsque nous y serions rentrés ; tant ce moment nous semblait infaillible et prochain.

» M. de Lavilleurnois, dont il a été tant question depuis dans une conspiration royale et qui a été mourir à Synamary à la suite de fructidor, avait le ministère de la police. Il partit de bonne heure pour aller l'exercer clandestinement à Paris. Il m'avait pris en belle affection, et voulait absolument faire de moi son gendre. Il employa de vives instances pour que je le suivisse ; mais je m'y refusai : la nature de son ministère me répugnait. Autrement quelles différentes combinaisons dans mes destinées !

» Nous avons aussi des rapports directs avec presque toutes les Cours. Les princes y avaient des envoyés, et en recevaient à Coblenz. Monseigneur comte d'Artois alla à Vienne, je crois ; mais bien certainement à Pilnitz. La noblesse, en corps, écrivit à Catherine,

dont nous reçûmes un ambassadeur, M. de Romanzoff. Cette Impératrice voyait avec plaisir se former un orage dans le midi de l'Europe ; elle attisait volontiers un incendie qui pouvait lui devenir très-favorable, sans qu'il lui en coûtât rien : aussi se montrait-elle chaude dans ses sentimens et passionnée dans ses promesses. Elle ne désespérait pas, dans cette circonstance, de rendre dupe Gustave III, dont la voisine activité lui était importune ; elle l'avait décidé, dit-on, à la croisade, en le flattant de s'en voir le généralissime. Je ne sais si ce prince, de beaucoup d'esprit et de talent, et bien certainement un aigle pour son temps, s'en laissait imposer : ce qu'il y a de vrai, c'est qu'il se montrait fort ardent pour notre cause, et qu'il annonçait le désir d'y combattre en personne. Quand il partit d'Aix-la-Chapelle pour aller prendre en Suède les dernières mesures à cet égard, je l'ai entendu, prenant congé de la princesse Lamballe, lui dire : « Vous me reverrez bientôt ; mais encore suis-je tenu, pour mon compte, à certaines démarches, à certains ménagemens ; car mon rôle est des plus délicats.

» Sachez que moi, qui veux revenir
 » combattre à la tête de vos aristocrates
 » chez vous, je suis chez moi le pre-
 » mier démocrate du pays, etc. »

» Nous recevions même des envoyés
 de Louis XVI, qui présentaient des mes-
 sages publics réprobateurs, et avaient
 des conférences confidentielles peut-
 être tout à fait différentes. Du moins
 agissions-nous comme s'il en avait été
 ainsi, déclarant hautement qu'il était
 captif, et que nous ne devions tenir
 nul compte d'aucun de ses ordres; que
 nous devions prendre le contre-pied
 de tout ce qu'on lui faisait dire; que
 s'il nous exhortait à la paix, c'est qu'
 nous demandait la guerre. Aussi je pense
 que nous avons été bien funestes au
 repos de l'infortuné monarque, et que
 nous avons notre part spéciale dans le
 pardon qu'il a consacré dans son testa-
 ment en faveur de ses amis, qui, par
 un zèle indiscret, dit-il, lui ont fait
 tant de mal.

» Cependant notre émigration se pro-
 longeait, en dépit de toutes les pro-
 messes que l'on nous faisait, et de
 toutes les espérances dont nous nous
 bercions; car de quelles illusions, de

quels contes, de quelles absurdités n'a-
 busait-on pas notre impatience, soit
 qu'on voulût prévenir notre découra-
 gement, soit qu'on s'abusât soi-même?
 On s'est amusé à calculer, d'après nos
 lettres et nos gazettes, que nous avions
 fait marcher près de deux millions
 d'hommes en moins de dix-huit mois,
 sans qu'il ait pourtant rien paru à nos
 yeux. « Mais, nous disaient en grande
 » confiance les hauts initiés, c'est que
 » ces troupes ne marchent que la nuit
 » pour mieux surprendre nos démocra-
 » tes, ou qu'elles ne passent de jour que
 » par pelotons et sans uniformes, » ou
 autres choses de même force. D'un autre
 côté, c'était une foule de lettres que l'on
 se montrait les uns aux autres, de tous
 les pays et des meilleurs sources, en
 style énigmatique que l'on croyait bien
 n'être intelligible que pour nous seuls.
 On mandait à l'un que cinquante mille
 cristaux de Bohême venaient d'être ex-
 pédiés pour son pays; l'autre était pré-
 venu de l'envoi très-prochain de dix
 mille porcelaines de Saxe; on annon-
 çait à un troisième vingt-cinq mille
 balles de cacao, et autres bêtises de la
 sorte.

» Comment se peut-il, me dis-je à présent, que des gens d'esprit, car il y en avait certainement beaucoup dans le nombre, que d'anciens ministres qui nous avaient gouvernés, que d'autres qui étaient destinés à le devenir, pussent donner dans de pareilles balivernes, ou que notre gros bon sens, dans la multitude, ne nous ait pas portés à leur rire au nez? Mais non, nous n'en demeurions pas moins convaincus que nous touchions au terme de nos espérances, que ce moment approchait, qu'il était infaillible; que nous n'aurions qu'à nous montrer, que nous étions vivement désirés, que tout serait à nos pieds. »

Ici l'Empereur, qui m'avait souvent interrompu pour rire et goguenarder, m'a dit fort sérieusement : « Combien » votre tableau doit être fidèle; car je » reconnais là une foule des vôtres! Vrai- » ment, mon cher, soit dit sans vous » insulter, la jactance, la crédulité, l'in- » conséquence, la sottise même, l'on » pourrait dire en dépit de tout leur » esprit, semblent être spécialement leur » lot. Quand parfois, voulant m'amuser, » je me suis laissé aller avec eux à lâcher » les rênes et à encourager la confiance,

» j'ai entendu, moi, aux Tuileries, sous » le Consulat et l'Empire, l'égal de tout » ce que vous dites là; nul ne doutait » jamais de rien : l'amour des Français » pour leurs rois avait passé tout entier » à ma personne, me disait-on; je pou- » vais désormais faire tout ce qui me » plairait, j'en devais user, je ne rencon- » trerais jamais d'autres obstacles qu'une » poignée d'incorrigibles maudits de tous. » Cette contre-révolution tant redoutée, » me disait un autre, n'avait été qu'un » jeu d'enfant pour moi; elle n'avait pas » fait un pli dans mes mains. Et croira- » t-on ceci! il n'y manquait, me disait- » il avec insinuation, que de substituer » l'ancienne couleur blanche, à celles » qui nous avaient fait tant de torts en » tous lieux. L'imbécille! c'était-là la » seule souillure qu'il nous trouvât dé- » sormais. J'en riais de pitié, bien que » j'eusse de la peine à me contenir; mais » pour lui, il était de la meilleure foi du » monde, bien persuadé qu'il était dans » mon sens, et bien plus encore que » l'universalité pensait comme lui*. Mais » continuez? »

* Il est sûr que c'est le propre des hommes

» L'apparition du duc de Brunswick à
Coblentz et l'arrivée du Roi de Prusse

de s'abuser sur le sentiment qu'on leur porte. A Coblentz, où nous jetions tant d'argent, où une jeunesse aimable et brillante, bien plus à craindre sans doute par l'excès que par le manque de son éducation, remplissait toutes les maisons, et parcourait toutes les familles, il nous était permis de croire que nous devions y être aimés; aussi nous croyions-nous adorés. Eh bien, lors de ma déportation au cap de Bonne-Espérance, un hasard bien singulier m'ayant placé sous la garde précisément d'un habitant de Coblentz qui avait assisté aux instans brillans de notre émigration, j'eus un grand plaisir d'en reparler avec lui. Nous ne pouvions désormais, à cet égard, avoir des secrets l'un pour l'autre, vingt-cinq ans s'étaient écoulés; eh bien! il me disait: « Vous n'étiez pas précisément haïs; mais le véritable amour était pour vos adversaires; car leur cause était la nôtre. La liberté s'était glissée parmi nous, précisément au travers de vous autres; là, au milieu de vous, sous vos yeux mêmes, nous avions formé des clubs; et Dieu sait si nous y riions à vos dépens, etc., etc. » Et plus d'une fois il lui était arrivé, me disait-il, mêlé à la foule qui faisait entendre des acclamations sur notre passage, de crier, avec bon nombre de ses camarades: « Vivent les princes français, et qu'ils boivent un peu dans la Rhin. Vous parlez de l'accueil que nous vous faisons,

à la tête de ses troupes, furent un grand sujet de joie et d'espérance pour toute l'émigration. Le ciel s'ouvrait enfin devant nous, s'écriait-on; nous allions donc rentrer dans la terre promise. Toutefois les gens de jugement et d'expérience prononcèrent, dès le premier abord, que notre crise aurait l'issue de toutes celles qui lui ressemblent dans l'histoire; que nous ne serions que des instrumens ou des prétextes pour les étrangers, qui ne cherchaient que leur intérêt, et ne nous portaient aucun sentiment.

» M. de Cazalès, que peu de temps avait formé beaucoup, nous l'exprima avec bien de l'énergie. Nous considérions en extase les Prussiens qui défilaient dans les rues de Coblentz pour gagner nos frontières. « Jeunesse insensée, nous dit-il, vous admirez avec sympathie cette troupe et tout son attirail; vous vous réjouissez de sa marche;

» ajoutait-il; mais c'est celui fait à Custine qu'il eût fallu voir! Là, vous auriez pu juger de nos vrais sentimens: nous courûmes au-devant de lui; nous couronnâmes ses soldats; grand nombre d'entre nous s'enrôlèrent, et plusieurs en sont devenus généraux; pour moi j'y ai manqué ma fortune, etc., etc. »

» frémissez - en plutôt ! Pour moi je
 » voudrais voir le dernier de ces soldats
 » dans le Rhin. Malheur à qui appelle
 » l'étranger dans son pays ! O mes amis !
 » continua-t-il avec chaleur, la noblesse
 » française n'y survivra pas : elle aura la
 » douleur d'expirer loin de son berceau.
 » Je suis plus coupable qu'un autre ; je
 » le vois, et je fais comme tout le monde ;
 » mais c'est parce que je ne peux rien
 » empêcher. Je le répète, malheur à qui
 » s'adresse à l'étranger, et s'en fie à lui ! »

» Quel oracle de sagesse que ces
 dernières paroles ! Bientôt des faits eus-
 sent dû nous en convaincre, si nous
 eussions eu moins d'aveuglement, ou
 s'il était donné à une multitude de bien
 raisonner et de bien agir ; mais nous
 étions destinés, par nos misères même,
 à enrichir l'histoire d'une des leçons les
 plus dignes de la méditation des hommes.
 Nous pouvions bien nous compter vingt
 ou vingt-cinq mille en armes : certes, une
 telle masse, ardente, dévouée, combat-
 tant pour ses propres intérêts, d'intelli-
 gence avec les élémens sympathiques du
 dedans, agissant contre une nation boule-
 versée, dans l'agitation, confuse de nou-
 veaux droits non encore sacrés, pas même

bien compris, pouvait porter des coups
 décisifs. Mais ce n'était pas notre force,
 nos succès, leur promptitude, qui eussent
 fait le compte des étrangers ? Aussi, sous
 le prétexte de cette influence même, et
 pour qu'elle s'exerçât, disaient-ils, sur
 plusieurs points à la fois, ils nous annu-
 lèrent en nous morcelant, et nous fai-
 sant pour ainsi dire prisonniers au milieu
 de leurs divers corps d'armée. Ainsi, six
 mille d'entre nous, sous les ordres du
 prince de Condé, furent dirigés contre
 l'Alsace ; quatre mille, sous le duc de
 Bourgogne, durent agir en Flandre, et
 douze à quinze mille demeurèrent au
 centre, sous les deux frères du Roi, pour
 attaquer la Champagne.

» Le plan, les vœux de nos princes
 avaient été que *Monsieur*, comme hé-
 ritier du trône et le suppléant naturel
 de Louis XVI, se proclamât, vu la cap-
 tivité du Roi, régent du royaume, en
 mettant le pied sur le territoire français ;
 qu'il marchât, avec ses émigrés, à la
 tête de l'expédition, et que les alliés,
 à sa suite, ne fussent que nos auxiliaires.
 Mais les alliés ne firent qu'en rire, ils
 nous reléguèrent à la queue, sous les
 ordres et le bon plaisir du généralissime

Brunswick, qui nous fit précéder par le plus absurde des manifestes, dont il nous sauva du moins le ridicule et l'odieux.

» Il est juste de dire, toutefois, que parmi nous quelques vieilles têtes, mieux avisées, n'avaient pas été sans prévoyance à cet égard; aussi avaient-elles proposé dans le conseil des princes, disait-on, de se jeter, avant l'arrivée des alliés, sur quelque point de la France, et d'y nourrir, pour notre compte, la guerre civile. D'autres, plus désespérés ou plus ardents, conseillaient de se saisir noblement des États de l'électeur de Trèves, notre bienfaiteur; d'occuper Coblenz et sa forteresse, et d'en faire, pour tous les mécontents français, un centre de ralliement, un point d'appui indépendant du corps germanique; et quand nous nous récriions contre une telle perfidie et une telle ingratitude, ils nous répondaient: «Aux grands maux, les grands remèdes.» On ne sait ce qu'eussent pu produire de pareilles résolutions, qui étaient au demeurant bien plus dans l'audace de nos jours que dans les mœurs d'alors. Aussi ne furent-elles pas suivies; et d'ailleurs il était trop tard, nous étions trop

engagés au milieu des étrangers; nous leur appartenions déjà, et nos destinées devaient s'accomplir!...

» Quant à nous qui formions la multitude, nous étions loin de prévoir nos malheurs. Nous nous nous mimes en marche avec allégresse. Il n'était pas un de nous qui ne se vît, à quinze jours de là, chez lui triomphant au milieu de ses vassaux soumis, humiliés, accrus. Notre confiance n'eût permis là-dessus aucune observation, aucun doute; j'en vais donner une preuve, qui, pour m'être personnelle et fort minutieuse en elle-même, n'en sera pas moins caractéristique pour tous. Nous traversions la ville de Trèves; un de mes grands-oncles, lors de la guerre de la succession, en avait été gouverneur, pour Louis XIV, durant la conquête. Je fus visiter sa sépulture; elle se trouvait dans une chapelle des chartreux de cette ville. La chaleur de mon âge, celle du moment, me portèrent à vouloir lui élever un petit monument, avec une superbe inscription analogue aux circonstances. Je ne doutais de rien. Il n'en fut pas ainsi des bons religieux: le prieur exigea que je m'en entendisse avec M. l'Abbé, espèce d'évêque,

et d'évêque allemand. Sa sagesse, sa tiédeur, en dépit de ses nombreux quartiers, lorsque je lui débitais mon projet chevaleresque, me prévinrent d'abord fortement contre lui; mais quand, après quelques circonlocutions; il m'accoucha que, dans les circonstances présentes..... la prudence..... la sagesse..... si les Français venaient à entrer dans la ville..... A ces derniers mots, mon indignation fut extrême; elle fut telle, que je ne me donnai pas le temps de lui répliquer une parole. Je sortis aussitôt avec le rire du mépris et de la colère, convaincu que je laissais là le plus effroyable jacobin; et rien qu'une générosité naturelle et le respect de moi-même purent m'empêcher d'ameuter les camarades, qui eussent certainement tout renversé. Hélas! pourtant, M. l'Abbé y voyait plus loin que moi! car trois semaines n'étaient pas écoulées, que les républicains étaient dans Trèves, le pauvre Abbé en fuite, et les cendres du bon oncle profanées par les infidèles.

» Du reste, à peine fûmes-nous en pleine opération, à peine eûmes-nous mis le pied sur le sol français, qu'il

devint très-aisé, sous peine de stupidité ou d'aveuglement, de comprendre enfin qu'il était possible, à toute rigueur, que nous nous fussions abusés. Nous nous trouvions au milieu des Prussiens, qui enchaînaient tous nos mouvemens; nous ne pouvions aller en avant, à droite ni à gauche sans leur permission, et ils ne l'accordaient jamais. Nos subsistances, toutes nos ressources dépendaient de leur unique volonté; nous avions la honte de nous présenter en esclaves sur le sol où nous prétendions régner.

» Quant à nos compatriotes, au lieu de nous recevoir en libérateurs, comme nous n'en avions pas douté, ils ne nous témoignèrent que de l'éloignement et de la répugnance. Pour quelques seigneurs châtelains, ou autres, qui venaient nous joindre, la masse entière de la population fuyait à notre approche; on nous considérait hostilement, avec l'œil du reproche et le silence morne de la réprobation. Elle semblait nous dire : « Ne frémissez-vous donc pas de souiller ainsi le sol de la patrie ! » N'êtes-vous pas nés Français ! Le cœur ne vous dit-il donc rien sur cette terre natale ! Vous vous dites offensés ;

» mais quel tort, quelle injure donna
 » jamais à un fils le droit ou le senti-
 » ment de venir déchirer sa mère !.....
 » On nous dit qu'autrefois un patricien
 » fougeux, Coriolan, eut l'infamie de
 » combattre sa patrie ; mais du moins, à
 » la fureur il joignait l'élévation ; il se
 » présentait avec un bras victorieux, il
 » imposait ses propres volontés ; il ne
 » se traînait pas à la suite de barbares
 » étrangers ; il les commandait, et encore
 » se laissa-t-il attendrir. Seriez-vous inca-
 » pables de ce sentiment, et ne redoute-
 » riez-vous pas nos malédictions, qui vous
 » seraient perpétuées par nos enfans ! Et,
 » dans ce cas encore, quels que soient
 » vos succès, ils n'égalent pas vos dou-
 » leurs ! Vous prétendez venir gouver-
 » ner ; vous n'aurez amené que des
 » maîtres ! etc., etc.

» A Verdun, ou à Estain, on nous
 logea dans la ville. Quelques camarades
 et moi nous eûmes pour lot une assez
 belle maison : elle n'avait plus que les
 murailles ; tous les meubles, tous les
 propriétaires avaient disparu, à l'excepti-
 on de deux jeunes demoiselles très-
 jolies, qui nous en mirent en possession.
 Cette circonstance nous semblait d'un

augure favorable ; nous nous permîmes
 de le leur faire observer galamment, et
 voulûmes faire les aimables. « Messieurs,
 » nous dit assez aigrement l'une des deux
 » Amazones, nous sommes restées parce
 » que nous nous sentions le courage de
 » vous dire en face que nos prétendus
 » sont en armes contre vous, et qu'ils ont
 » nos vœux au moins autant que nos
 » cœurs. » Ce langage était intelligible,
 aussi nous n'en demandâmes pas davan-
 tage, et nous allâmes nous loger ailleurs.

» Quoi qu'il en soit, nous voilà donc
 en France, et à la suite de cette armée
 prussienne qui poursuit brillamment ses
 succès, nous laissant de trois ou quatre
 marches en arrière. Et soit pour se rire
 de nous, parce que nous les avons as-
 surés que toutes les villes ouvriraient
 leurs portes à notre vue, soit pour se
 délivrer de nos importunités, il nous
 donnèrent à faire le siège de Thionville.
 Nous approchons de la place, et, par
 une de ces bizarreries singulières du
 hasard, le corps de la marine s'y trouve
 précisément opposé aux volontaires na-
 tionaux de Brest : ils se reconnaissent,
 et Dieu sait la volée d'épithètes et d'in-
 jures qui sont aussitôt échangées.